

## LA PROPOSITION KELSEY'S CONTRE LES GRANDS CHAPEAUX AU THEATRE



Avant.

Après.

## FANTOME

## I

Où que tu sois Jeanne, ma tant aimée d'autrefois, ma pensée, plus légère qu'une aile de colombe, vole, ce soir, vers toi, à travers les espaces infinis...

Mélancolique, je t'appelle, mais hélas ! tu ne réponds pas — et seules à ma voix suppliante répondent les angoissantes plaintes de la bise, par cette froide nuit de novembre.

Tout est donc fini, entre nous, les rêves et les folles espérances !... Jamais plus nous ne nous reverrons, jamais plus nous ne retrouverons ces causeries charmantes d'autrefois, alors que le soleil couchant, dorait d'un dernier rayon la crête lointaine des montagnes. Côte à côte et à petits pas, nous allions, le cœur troublé, le visage caressé d'une brise parfumée, dans les allées du jardin aux courtes bordures de buis... L'Irréparable nous a séparés, Jeanne, et le voudrions-nous que nos cœurs ne se pourraient plus réunir. C'est la vie cela : on s'aime, on se quitte, on se pleure... et on s'oublie.

À ton départ pourtant, à l'ultime adieu de ta main gantée, j'ai crié — comme si un fer aigu pénétrait tout à coup dans ma chair. — Mais le temps a fui, le temps, ce guérisseur infailible de toutes les humaines souffrances, et la plaie de mon cœur, peu à peu, s'est cicatrisée. Dois-je te l'avouer?... Ta gracieuse image elle-même s'est presque effacée de mon souvenir, ainsi qu'un fin pastel dont les couleurs disparaissent un beau matin.

Cependant, telles ces blessures de vieux soldats, qui se rouvrent au moment où on ne s'y attend plus, la plaie de mon cœur s'est subitement rouverte et, mélancoliquement, ma pensée, plus légère qu'une aile de colombe, vole, ce soir, vers toi...

## II

Tu m'as sans doute oublié, toi. Mais qu'importe ! Jeanne, ce soir, que tu le souhaites ou non, ma pensée, plus légère qu'une aile de colombe, franchira les espaces et fera surgir brusquement en ton cœur — vide, peut-être — mon souvenir, et malgré l'éloignement, malgré les rivières et les plaines, les villes et les monts qui nous séparent, nos âmes, jadis sœurs, s'uniront dans un idéal et divin baiser, et nous nous aimerons, encore une fois, quelques heures tendrement — et surtout sincèrement.

## III

Oui, Jeanne, que tu le désires ou non, ce soir, tu viendras, obéissante à mon caprice évocateur, t'asseoir auprès de moi, devant la flamme éclatante de mon foyer où dansent les salamandres...

## IV

Elle est venue, et je la contemple telle que je la connus et l'aimai dans l'épanouissement virginal de ses dix-huit printemps. Sa bouche rose et ses yeux noirs me sourient, et un reflet d'or, splendide comme une auréole de gloire, enveloppe son front pur où s'ébouriffent des petits cheveux — que tout à l'heure je baiserais amoureuxment. — Jeanne, je t'aime ! je t'aime ! Et, comme autrefois, nous causons, la main dans la main, émus et palpitants, le cœur réchauffé par notre amour ressuscité et par la flamme vive du foyer où dansent les salamandres.

## V

Ecoute Jeanne... La bise, froide et âcre, pareille à une voix humaine qui se lamente, pleure autour de notre maison solitaire ; écoute... écoute aussi ce bruit monotone et si triste des feuilles jaunies qui s'envolent et se dispersent au loin, ainsi que nos illusions. Ne dirait-on pas le vol effaré de pauvres âmes qui se cherchent et s'appellent dans la nuit, avec de grands frissons éperdus ; qui demandent, peut-être grelottantes, à entrer dans notre chambre parfumée d'amour, pour se reposer, à l'abri des tentures attiédies, de leur éternel voyage...

## VI

Comme il doit faire froid, au dehors, mais comme il fait bon, chez nous. Aussi, viens, serrons-nous l'un près de l'autre, railons la bise aigre qui fredonne sa plaintive mélodie et, oublions tout, et le vent et le froid, et nos soucis et nos chagrins, et nos chimères défuntes, oublions n'est-ce pas ? A quoi bon récriminer, à quoi bon évoquer le passé, remuer les cendres froides des années envolées quand, dans la flamme éclatante de notre foyer, dansent, ce soir, les salamandres?..

## VII

Tiens, mignonne,

veux-tu, en attendant que la lente aiguille marque les heures, — veux-tu que je te dise un conte, un beau conte bleu ? Va, quoiqu'il te semble, je me souviens encore de tes préférences, je sais que tu n'aimes guère les histoires vraies, toi, la rêveuse, qui t'accoude à la fenêtre, par les belles nuits d'été, sous les yeux d'or du firmament. Ce conte que je te vais dire me fut jadis conté par une petite fée que je rencontrai un matin d'avril, au coin d'un bois, gazouillant, si merveilleusement belle avec ses yeux humides de pervenche, à la voix si pure et si douce que tu l'aimerais, toi aussi, si, par bonheur, ce que je te souhais, comme moi, tu la rencontrais. Cette petite fée, vrai lutin vêtu d'étoffe aux mille couleurs chatoyantes, a un joli nom, un nom aussi joli que ses jolis yeux : elle s'appelle *la Fantaisie*. Lorsqu'on la croise sur la route ou qu'on l'aperçoit de loin, folâtrant dans les champs comme un enfant en maraude, on est sûr d'avoir, le soir, des songes enchanteurs et troublants.

C'est d'elle que je tiens mon beau conte bleu... Ecoute, Jeanne...

## VIII

Il y avait une fois...

Brrr... Ma lampe baisse, mon feu s'éteint, et Jeanne, la tant aimée d'autrefois, n'est pas là... Mais alors, je rêvais !

— Va dormir, va dormir, murmure à mon oreille une voix, laisse là ton histoire, tu la diras plus tard, par un soir pareil, à quelque belle fille qui t'aimera. Aux fantômes, mon pauvre ami, il est inutile de dire des contes de fée !...

SILVIO.

## RAISON DÉCISIVE

Un paysan désigné pour faire partie du jury essaye de se faire dispenser de siéger.

— Quels sont vos motifs d'excuse ? lui demande le président des assises.

— Monsieur le Président, je ne sais ni lire ni écrire... J'en ai d'ailleurs informé par lettre M. le Procureur général.

## MOTS D'ENFANTS

*Fanny (7 ans).* — Maman ! Regarde donc Tommy comme il se tient bien sur sa tête.

Est-ce que je pourrais m'y tenir aussi, dit ?

*La maman.* — C'est bon pour des petits garçons, mais ça n'est pas joli pour une petite fille de se tenir sur la tête.

*Fanny.* — Alors je suppose qu'il faudra que j'attende que je sois grande fille.

## TOUT A FAIT COMME DANS LA VIE



*Jean (qui a joué à la dinette avec sa sœur).* — Sûrpristi, madame ! un pareil dîner !

*Le père.* — Comment, Jean, c'est toi qui te permet de jurer comme ça !

*Jean.* — C'est que vois-tu, nous jouons au mari et à la femme avec petite sœur, et c'est moi qui suis le mari. Tu comprends ?